

a i d e - m é m o i r e

> > > > > > >

Sciences sociales

Alain Beitone

Christine Dollo

Jacques Gervasoni

Emmanuel Le Masson

Christophe Rodrigues

Professeurs de sciences économiques et sociales



4^e édition 2004



Le pictogramme qui figure ci-dessus mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale d'achat de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

Éditions DALLOZ
31-35 rue Froidevaux, 75685 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions DALLOZ - 2004

Sommaire

Liste des sigles

XI

ch a p i t r e 1

Épistémologie des sciences sociales

> A	Idéalisme et matérialisme	2
> B	Empirisme et rationalisme	4
> C	Positivisme et scientisme	4
> D	Matérialisme rationnel et rationalisme critique	7
> E	L'histoire des sciences : continuité ou rupture	9
> F	Sciences sociales et sciences de la nature : la querelle des méthodes	10
> G	Objectivité, objectivisme, objectivation	13
> H	Holisme méthodologique et individualisme méthodologique	14

ch a p i t r e 2

Méthodologie des sciences sociales

> A	Confrontation aux faits et validation empirique	17
> B	Un exemple de méthodes quantitatives : l'enquête par questionnaire	24
> C	Méthodes qualitatives	26

chapitre 3

Naissance de la sociologie

> A Des philosophies de l'histoire aux précurseurs de la sociologie	32
> B Sociologie ou sociologies : la quête de l'identité	36
> C L'institutionnalisation de la sociologie	42

chapitre 4

Sociologie : débats contemporains

> A La sociologie américaine : institutionnalisation et essor du fonctionnalisme	55
> B Le renouveau de la sociologie allemande : l'école de Francfort	58
> C La sociologie française en 1945 : reconstruction et diversification	63
> D La sociologie marxiste française	65
> E L'individualisme méthodologique de R. Boudon	67
> F Le structuralisme constructiviste de P. Bourdieu	70
> G A. Touraine : la sociologie de l'action	76
> H Interactionnisme symbolique et ethnométhodologie	78

chapitre 5

Démographie

> A Étude de l'état d'une population	83
> B Le mouvement naturel d'une population	88
> C Le mouvement migratoire	94
> D Le mouvement général de population	97
> E L'histoire des populations	98
> F Problèmes démographiques contemporains	101
> G Les théories de la population	104

chapitre 6

Pouvoir, État et institutions politiques

> A Pouvoir, pouvoir politique et État	108
> B Les régimes politiques	112
> C Les partis politiques	118
> D Qui gouverne ?	125
> E Régions, État-nation, État fédéral	128

chapitre 7

Comportements politiques

> A La socialisation politique	135
> B Médias et politique	137
> C Démocratie et citoyenneté	138
> D La participation électorale	144
> E La participation non conventionnelle	151

chapitre 8

Opinions individuelles et opinion publique

> A Mesure de l'opinion : le sondage	161
> B Les débats autour de la validité des sondages d'opinion	164
> C Opinion publique et démocratie	168

chapitre 9

Stratification sociale

> A De la stratification sociale aux classes sociales	171
> B Les débats contemporains	179
> C Les nomenclatures françaises de catégories socio-professionnelles	185

c h a p i t r e 10
Mobilité sociale

- > A La mobilité sociale : définitions, formes, mesure 194
- > B La mobilité sociale : les théories explicatives 202
- > C École et mobilité sociale 208

c h a p i t r e 11
Changement social

- > A Changement social et institutionnalisation de la sociologie 211
- > B L'hétérogénéité des approches contemporaines 215

c h a p i t r e 12
Famille et parenté

- > A La famille : une institution sociale aux formes variées 224
- > B Histoire des formes de la famille en Europe occidentale 230
- > C Les fonctions et rôles au sein de la famille 233
- > D La famille change et résiste 235

c h a p i t r e 13
La socialisation

- > A Instances et processus de socialisation 245
- > B Les théories de la socialisation 250

c h a p i t r e 14
Âge et génération

- > A L'âge, un fait social autant que biologique 258
- > B Classe d'âge et appartenance sociale 261
- > C Âge et/ou génération ? 267

c h a p i t r e 15
Sociologie de l'éducation

- > A Le système éducatif français : une mise en perspective historique 273
- > B Sociologie des inégalités scolaires 277
- > C Nouvelles perspectives en sociologie de l'éducation 280

c h a p i t r e 16
Sociologie du travail

- > A Origines de la sociologie du travail 286
- > B Développement de la sociologie du travail pendant les « Trente glorieuses » 291
- > C Renouveau des problématiques dans les années 1980 296

c h a p i t r e 17
Organisation et entreprise

- > A La sociologie des organisations 303
- > B Vers une sociologie de l'entreprise ? 309

c h a p i t r e 18
Consommation et modes de vie

- > A Besoins et consommation 317
- > B Les budgets familiaux 319
- > C Homogénéisation ou maintien des disparités ? 323

c h a p i t r e 19
Sociologie de la culture

- > A Cultures et sociétés : l'analyse anthropologique 334
- > B Sous-culture, contre culture, acculturation 342
- > C Sociologie des pratiques culturelles 344

> D	Les hiérarchies culturelles : rapports de domination et processus de légitimation	348
> E	Uniformisation ou différenciations culturelles ?	350
> F	Le multiculturalisme en débat : unité ou diversité culturelle ?	354

ch a p i t r e 20

Sociologie des religions

> A	Peut-on définir sociologiquement la religion ?	363
> B	Le fait religieux	367
> C	Religions et comportements économiques	370
> D	Religions et politique	373
> E	Sécularisation et désenchantement du monde	376

ch a p i t r e 21

Sociologie urbaine et sociologie rurale

> A	La sociologie urbaine	380
> B	La sociologie rurale	390

ch a p i t r e 22

Contrôle social et déviance

> A	Qu'est-ce que le contrôle social ?	397
> B	Sociologie de la déviance	401

ch a p i t r e 23

Lien social, exclusion et pauvreté

> A	Lien social, intégration et exclusion	408
> B	Pauvreté, pauvretés	417

Index analytique	427
------------------	-----

Index des noms d'auteurs cités	435
--------------------------------	-----

Liste des sigles

ADEME	Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie
AMI	Accord multilatéral sur l'investissement
ANACT	Agence Nationale pour l'Amélioration des Conditions de Travail
CERC	Centre d'études des revenus et des coûts
CEREQ	Centre d'Études et de Recherches sur les Qualifications
CES	Conseil Économique et Social
CES	Centre d'Études Sociologiques
CEVIPOF	Centre d'Étude de la Vie Politique Française
CMU	Couverture Maladie Universelle
CNAF	Caisse Nationale d'Allocation Familiale
CNRS	Centre national de la recherche scientifique
CREDOC	Centre de recherche pour l'étude et l'Observation des conditions de vie
CSP	Catégorie socio-professionnelle
DARES	Direction de l'Animation de la Recherche, des Études et des Statistiques
DDASS	Direction départementale des affaires sanitaires et sociales
DGF	Dotation globale de fonctionnement
DPD	Direction de la programmation et du développement (Éducation nationale)
DSU	Développement social urbain
EHESS	Écoles des Hautes Études en Sciences Sociales
FNSEA	Fédération Nationale des Syndicats Exploitants Agricoles
FNSP	Fondation nationale des sciences politiques
FQP	Formation et qualification professionnelle (enquête INSEE)
IFOP	Institut français de l'opinion publique
INED	Institut national d'études démographiques
INSEE	Institut national de la statistique et des études économiques
ISST	Institut des sciences sociales du travail
IUFM	Instituts universitaires de formation des maîtres
IUT	Instituts universitaires de technologie
MAUSS	Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales
MODEF	Mouvement de défense de l'exploitation familiale
MPC	Mode de production capitaliste
MTM	Mesure des temps et des mouvements

NMS	Nouveaux mouvements sociaux
OCS	Observatoire du Changement Social
OFCE	Observatoire Français des Conjonctures Économiques
OFPRA	Office français de protection des réfugiés et apatrides
OGM	Organismes génétiquement modifiés
OMC	Organisation mondiale du commerce
OMI	Office des migrations internationales
ONU	Organisation des nations unies
OPAH	Opérations programmées d'amélioration de l'habitat
OS	Ouvrier spécialisé
OST	Organisation scientifique du travail
PCS	Professions et catégories socio-professionnelles
PDEM	Pays développés à économie de marché
PED	Pays en voie de développement
PNUD	Programme des nations unies pour le développement
PPM	Petite production marchande
RMI	Revenu minimum d'insertion
SMIC	Salaire minimum interprofessionnel de croissance
TIC	Technologies de l'information et de la communication
UNESCO	Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture
WASP	White anglo saxon protestant
ZAC	Zone d'aménagement concertée
ZEP	Zone d'éducation prioritaire
ZPIU	Zones de peuplement industriel et urbain
ZUP	Zone d'urbanisation prioritaire

1

c h a p i t r e

Epistémologie des sciences sociales

Comment les hommes construisent-ils leurs connaissances? C'est à cette question très générale que tente de répondre la **gnoséologie** (ou **théorie de la connaissance**). Au sein de toutes les connaissances produites, certaines sont des connaissances scientifiques. La **science** est particulièrement difficile à définir. De nombreux auteurs soulignent d'ailleurs que LA science n'existe pas, on ne rencontre que DES sciences. On retiendra que le discours scientifique est caractérisé par une exigence de cohérence interne et par une volonté de corroboration par confrontation au réel.

L'**épistémologie** est « l'étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des diverses sciences, destinée à déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée objective. » (**A. Lalande**). Au-delà de l'épistémologie générale on a assisté au développement d'épistémologies spécifiques à chaque discipline (épistémologie économique, épistémologie sociologique...). Au sein de l'ensemble des sciences existe un « continent » des **sciences sociales**. La spécificité de ces disciplines par rapport aux sciences de la nature a alimenté, depuis le XIX^e siècle, une vigoureuse « querelle des méthodes ».



Idéalisme et matérialisme

La gnoseologie repose d'abord sur un débat fondamental entre idéalisme et matérialisme. Le monde des idées est-il premier et doté d'une existence autonome ? La matière est-elle première et les idées en dérivent-elles d'une façon ou d'une autre ?

a) L'idéalisme

Pour l'idéalisme, courant qui parcourt la philosophie depuis Platon (428-347 av. J.-C.), il existe des Idées qui sont des Formes parfaites et qui préexistent à l'expérience. Par exemple, l'égalité en soi est une connaissance *a priori*, et c'est par référence à cette Idée que nous pouvons approcher la réalité imparfaite. Quand nous affirmons que deux objets concrets sont de longueurs égales, il ne s'agit que d'une approximation. De même, le cercle parfait (idéal) permet d'apprécier le cercle dessiné (sensible). Le monde des idées (le Logos) a une existence en soi et il a même pour Platon une réalité supérieure à la réalité du monde sensible qui est en grande partie illusoire (mythe de la caverne dans *La République*). Dans cette perspective on accède à la connaissance vraie par la Raison et par le langage puisque ce dernier est l'expression des Formes (voir encadré ci-dessous : la querelle des universaux).

Cette tradition idéaliste incarnée notamment par G. Berkeley (1685-1753), E. Kant (1724-1804) et G. W. Hegel (1770-1831) est toujours vivace. Certains physiciens contemporains (comme E. Schrödinger 1887-1961) s'en réclament explicitement.

L'idéalisme est cependant loin d'être homogène. Il faut souligner par ailleurs l'originalité et la complexité de la pensée de Kant. Ce dernier opère, selon certains commentateurs, une révolution épistémologique en tentant de dépasser les limites de l'empirisme et de l'induction : il existe des catégories *a priori* de l'entendement et ces catégories sont requises pour la lecture de l'expérience. La science n'est ni raison pure, ni perception pure.

Réalisme et nominalisme La querelle des universaux

La querelle des universaux oppose les philosophes du Moyen Âge. Les « universaux » (terme tombé en désuétude) désignent les concepts généraux comme « homme », « beauté », « cheval »... Pour certains philosophes, qui se réclament de Platon et qui adoptent un point de vue réaliste – par exemple Bernard de Clairvaux (1091-1153) –, ces universaux ont une existence réelle distincte de l'existence des objets particuliers qu'ils désignent ; ils appartiennent au monde des idées (voire à la pensée de Dieu). Pour d'autres, dont le plus célèbre est Abélard (1079-1142), les universaux ne sont rien d'autres que les noms par lesquels les hommes désignent ce qu'ils observent : on parle alors d'une conception nominaliste.

b) Le matérialisme

Pour le matérialisme, la réalité matérielle existe indépendamment de la pensée. Pour K. Marx (1818-1883) : « Le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme ».

La conception matérialiste apparaît dès l'Antiquité avec les œuvres de Démocrite (vers 460-vers 370 av. J.-C.) et Epicure (341-270 av. J.-C.) qui feront l'objet de la thèse de Marx. À l'époque des Lumières, la conception matérialiste se développe sous l'effet du recul de l'influence de l'idéalisme d'inspiration religieuse. Le matérialisme est très lié à l'essor de la connaissance scientifique, car l'acte de connaître suppose une distinction entre l'objet à connaître et le sujet connaissant. Le matérialisme mécaniste adopte une théorie du reflet (selon laquelle la pensée n'est que le reflet passif de la réalité matérielle) qui a été vivement controversée. Le matérialisme dialectique de K. Marx et F. Engels (1820-1895), vise à dépasser l'opposition, qualifiée par Marx de « scolastique », entre idéalisme et matérialisme. L'accent mis par Marx sur la praxis, sur la transformation de la réalité, sur l'autonomie relative des idées est révélatrice de cette volonté de concevoir un matérialisme compatible avec le rôle actif de la pensée humaine dans la construction des connaissances. V. I. Lénine (1870-1924), dans son livre *Matérialisme et empiriocriticisme*, insiste sur le caractère imparfait des connaissances et sur le caractère toujours inachevé de la production des connaissances scientifiques.

Il faut noter que la « vulgate » marxiste a souvent présenté une version mécaniste des thèses de Marx. Cependant, certains marxistes ont toujours accordé une importance particulière aux rapports dialectiques entre la réalité matérielle et le monde des idées. Cette voie de recherche a été enrichie par M. Godelier dans son livre *L'idéal et le matériel* (1984). Il y souligne notamment : « tout rapport social, quel qu'il soit, inclut une part idéelle, une part de pensée, de représentations ; ces représentations ne sont pas seulement la forme que revêt ce rapport pour la conscience, mais font partie de son contenu ». Dans la perspective de Godelier, il n'est donc pas possible de réduire les idées au statut de simple « reflet » de la réalité matérielle.

Le rasoir d'Occam

On doit au franciscain G. D'Occam (ou d'Okham, vers 1290-vers 1349) l'énoncé de la règle qui porte son nom : « On ne doit pas admettre plus d'entités que ce qui est absolument nécessaire ». Il s'agit d'une règle de parcimonie selon laquelle il faut découper (comme au rasoir) les hypothèses qui n'apportent rien au raisonnement. Par exemple, pour comprendre un phénomène du monde physique, il est inutile de faire appel à l'idée de Dieu. Cette conception repose sur le nominalisme. L'idée de Cheval n'a pas d'existence distincte des chevaux particuliers qu'elle sert à désigner. La règle du rasoir d'Occam, s'inscrit dans la volonté de construire des connaissances positives et de s'affranchir de la pensée scolastique en honneur au Moyen Âge.

> B

Empirisme et rationalisme

La réflexion sur l'origine de la connaissance va donner lieu à des développements plus directement épistémologiques avec le débat qui oppose rationalisme et empirisme.

➔ Le débat empirisme/rationalisme est très lié au débat matérialisme/idéisme, mais il ne s'y réduit pas.

a • Le rationalisme

Il est représenté notamment par **R. Descartes** (1596-1650). Pour lui seule la raison peut fonder nos connaissances. Ces dernières ne peuvent provenir de nos sens et de l'impact sur eux de la réalité matérielle. L'accès au vrai ne peut donc découler que de la conduite logique de la pensée (c'est pourquoi Descartes rédige un *Discours de la méthode*). La vérité s'impose avec la force de l'évidence.

b • L'empirisme

Il est défendu notamment par **F. Bacon** (1561-1626), par **J. Locke** (1632-1704) et par **D. Hume** (1711-1776). Pour ces auteurs, les connaissances naissent des perceptions. Il y a donc un primat des faits. Cependant, l'activité du sujet connaissant n'est pas niée. Bacon plaide explicitement pour la mise en œuvre d'une double démarche qui part des faits pour arriver aux axiomes et qui part des axiomes pour arriver aux faits.

➔ Il ne faut pas confondre l'empirisme, théorie de la connaissance qui dans sa version naïve n'a plus de défenseurs aujourd'hui et la nécessaire confrontation aux faits (construits) qui est une composante incontournable du travail scientifique. On distingue généralement les **sciences logico-formelles** qui peuvent être uniquement axiomatiques (logique, géométrie, algèbre) et les **sciences de l'empirie** qui ont un objet dont elles visent à rendre compte (physique, géologie, sociologie, science politique).

> C

Positivisme et scientisme

a • Le positivisme

Il est généralement associé au nom d'**A. Comte** (1798-1857). Ce dernier en est effectivement le propagandiste le plus connu et le plus explicite. Mais

bien d'autres auteurs reprennent (quelquefois en prenant leurs distances avec Comte) les idées essentielles du positivisme : **J. S. Mill** (1806-1873), **M. Berthelot** (1827-1907), **C. Bernard** (1813-1878), **H. Taine** (1828-1893), **E. Durkheim** (1858-1917), **E. Littré** (1801-1881)...

Pour Comte, le positivisme est lié à l'émergence de l'âge de la science caractéristique de « l'état positif » qui succède, dans la « loi des trois états », à « l'état théologique » et à « l'état métaphysique ». La doctrine positiviste est liée à la confiance dans le progrès de l'humanité et à la croyance dans les bienfaits de la rationalité scientifique. La connaissance doit reposer, selon Comte, sur l'observation de la réalité et non sur des connaissances *a priori*. Le positivisme constitue donc une systématisation de l'empirisme accompagné d'une sorte de religion de la science fondée sur un déterminisme mécaniste.

Cependant la position de Comte est ambiguë. D'une part, il affirme qu'une proposition ne peut avoir de sens si elle n'est pas réductible à l'énoncé d'un fait. D'autre part cependant, il critique l'empirisme et se réclame de Kant et de Leibnitz pour affirmer qu'existent chez l'homme des « dispositions mentales » spontanées.

➔ Il ne faut pas confondre la doctrine positiviste et le fait d'adopter une démarche positive dans la construction des connaissances. Dans ce second sens, positif s'oppose à normatif. Une connaissance est positive quand elle vise à rendre compte de ce qui est. Elle se distingue donc d'un discours normatif qui énonce ce qui doit être. Par exemple, en ce qui concerne la famille, la démarche positive pour le sociologue consistera à rendre compte des transformations de la famille contemporaine. Le moraliste ou le théologien tiendront un discours normatif pour déplorer ou condamner la montée du divorce et des naissances hors mariage. Ils formuleront donc un jugement à partir d'une valeur ou d'un système de valeurs.

Que reste-t-il du positivisme ?

À l'occasion du centième anniversaire des *Règles de la méthode sociologique*, **Ch. Baudelot** et **R. Estabiet** distinguent deux sens du mot « positivisme ». Le premier sens, qu'ils revendiquent, consiste à « appliquer aux faits sociaux les méthodes et les principes des sciences de la nature. Distanciation, objectivation, mesures, construction du fait, administration de la preuve, énoncé d'hypothèse et validation, raisonnement expérimental... ». Le second sens du terme « positivisme » est de nature philosophique et se situe dans la tradition d'**A. Comte** et **Cl. Bernard**. Il consiste à établir par induction des lois générales qui régissent la diversité des sociétés. **Baudelot** et **Estabiet** rejettent ce second sens du mot positivisme.

Au cours du même colloque, **R. Boudon** distingue pour sa part un « positivisme dur » et un « positivisme doux » (ou « positivisme bien tempéré »). Le positivisme doux, reprend du positivisme l'idée qu'il existe une différence entre les explications de nature scientifique et les explications de nature non-scientifique, mais, à la différence du positivisme dur il admet que l'on puisse faire appel dans une théorie à des éléments non testables empiriquement dont l'acceptabilité peut faire l'objet de discussions scientifiques. **Boudon** s'oppose donc ici à la fois au positivisme logique de **R. Carnap** et au rationalisme critique de **K. Popper**.

b » Le scientisme

Il n'est pas un discours épistémologique mais un ensemble d'opinions, de croyances et de jugements politiques. C'est d'abord une confiance excessive dans les progrès de la science, dans leurs effets bénéfiques pour l'humanité. Mais c'est aussi, plus fondamentalement, une conception selon laquelle la connaissance scientifique doit permettre d'échapper à l'ignorance dans tous les domaines et donc, selon la formule d'E. Renan (1823-1892) d'organiser scientifiquement l'humanité. Dans cette perspective, le politique s'efface devant la gestion « scientifique » des problèmes sociaux et toute querelle ne peut relever que de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Le scientisme accorde une grande importance à l'éducation qui, en libérant le plus grand nombre des illusions métaphysique et théologique rend possible la gestion rationnelle de la société. Pour les plus radicaux des scientistes, le pouvoir politique doit être confié aux savants. À la limite cette conception débouche sur la négation de la démocratie : une solution « scientifique » élaborée par des experts compétents n'a pas à être discutée.

Le terme « scientisme » étant connoté péjorativement, il est souvent récupéré par les tenants de divers courants irrationalistes pour refuser toute attitude scientifique.

Le positivisme logique

Le **positivisme logique** (ou **empirisme logique**), désigne les conceptions développées par le **Cercle de Vienne**. Ce groupe, constitué en 1922 à l'initiative de M. Schlick (1882-1936), a compté dans ses rangs des auteurs comme O. Neurath (1882-1945), R. Carnap (1891-1976)... L. Wittgenstein (1889-1951) et B. Russel (1872-1970) ont exercé une influence importante sur le positivisme logique. Le Cercle a publié en 1929 son *Manifeste* sous le titre : *La conception scientifique du monde*.

Les membres du Cercle de Vienne ont pour préoccupation commune de s'opposer à l'irrationalisme et aux conceptions métaphysiques. Ils plaident pour l'unité de la science (sciences de la nature et sciences de l'esprit). Leur volonté affirmée de partir des faits (et non de spéculations ou d'idées *a priori*) explique le recours au terme empirisme. Leur volonté de rigueur, de clarté dans le langage explique la référence à la logique. Selon L. Wittgenstein : « Ce qui se laisse dire, se laisse dire clairement ». Le Manifeste insiste : « La netteté et la clarté sont visées, les lointains sombres et les profondeurs insondables refusées ». Contre le romantisme allemand, le Cercle de Vienne se réclame des Lumières. Une formule du type « il y a un Dieu » est dénuée de sens pour le positivisme logique. Les seuls énoncés dotés de sens sont ceux qui peuvent être soumis à une analyse logique et être ramenés à des énoncés plus simples portant sur « le donné empirique ».

Le positivisme logique opte donc pour une épistémologie vérificationniste : « un énoncé ne dit que ce qui est en lui vérifiable. » (R. Carnap).

La conception du Cercle de Vienne en ce qui concerne les sciences sociales est révélatrice. Refusant des concepts métaphysiques comme « l'esprit du peuple » (notion chère aux théoriciens allemands des « sciences de l'esprit »), le Manifeste affirme : « Quesnay, Adam Smith, Ricardo, Comte, Marx, Menger, Walras, pour nommer des chercheurs d'orientation très

différente, ont travaillé dans l'esprit d'une attitude empiriste anti-métaphysique. Les objets de l'histoire et de l'économie politique sont les hommes, les choses et leur arrangement. »

Si le Cercle de Vienne s'inscrit dans la tradition empiriste, il rompt pourtant avec l'empirisme naïf et avec l'inductivisme. C. Hempel écrit par exemple dans son livre *Éléments d'épistémologie* : « la conception étroitement inductiviste de la recherche scientifique est insoutenable ».

> D

Matérialisme rationnel et rationalisme critique

Au début des années 1930 paraissent deux ouvrages essentiels : *Le nouvel esprit scientifique* de G. Bachelard (1884-1962) et *Logique de la découverte scientifique* de K. Popper (1902-1994). Ces deux auteurs, que l'on oppose parfois, ont en commun d'opérer un dépassement du débat empirisme/rationalisme. Pour Bachelard, le **matérialisme rationnel** se trouve au centre d'un spectre épistémologique dont les deux extrémités sont constituées par l'idéalisme et le matérialisme. Pour Popper, le **rationalisme critique** exprime le double refus de l'idéalisme et du positivisme logique. Dans les deux cas, il s'agit d'affirmer à la fois la possibilité d'accéder à une connaissance objective (bien qu'approchée) et le rôle actif du sujet dans la construction du savoir. Les deux auteurs ont en particulier en commun de mettre l'accent sur l'importance des problèmes scientifiques. Popper écrit : « La science naît dans les problèmes et finit dans les problèmes ». Quant à Bachelard il affirme : « La démarche scientifique réclame (...) la constitution d'une problématique. Elle prend son départ réel dans un problème, ce problème fut-il mal posé. ».

a » Le nouvel esprit scientifique de G. Bachelard

G. Bachelard se livre à une critique sévère de l'inductivisme et de l'empirisme. Le fait scientifique est construit à la lumière d'une problématique théorique. La science se construit contre l'évidence, contre les illusions de la connaissance immédiate. C'est en ce sens que Bachelard parle d'une **philosophie du non**. L'accès à la connaissance, comme l'histoire des sciences, est donc marquée par une **coupure épistémologique**, qui opère une séparation avec la pensée pré-scientifique. Produire des connaissances nouvelles c'est donc franchir des obstacles épistémologiques.

Pour Bachelard, toute connaissance est une connaissance approchée : « scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première ».

Bachelard plaide pour une **épistémologie concordataire**. Il considère qu'il faut dépasser l'opposition entre empirisme et rationalisme : « pas de rationalité à

vide, pas d'empirisme décousu ». L'activité scientifique suppose la mise en œuvre d'un « rationalisme appliqué » ou d'un « matérialisme rationnel ».

b • K. Popper : conjectures et réfutations

Popper, reprenant les analyses de Hume, se livre lui aussi à une critique de l'induction et de l'inductivisme. Une collection d'observations (je vois passer des cygnes blancs) ne permet jamais d'induire logiquement une proposition générale (tous les cygnes sont blancs). Cette critique de l'induction conduit donc Popper à remettre en cause l'idée (chère aux positivistes) de vérification. La « vérification » d'une hypothèse, même par un grand nombre d'expériences, ne permet pas de conclure à la « vérité » de cette hypothèse. Une proposition scientifique n'est donc pas une proposition vérifiée, mais une proposition réfutable et non encore réfutée. La proposition « Dieu existe » est pour Popper dotée de sens, mais elle n'est pas scientifique car elle n'est pas réfutable. La proposition « tous les cygnes sont blancs » est une conjecture scientifique. Si j'observe un cygne noir, cette proposition sera réfutée. C'est donc la démarche de **conjectures** et de **réfutations** qui permet de faire croître les connaissances scientifiques. Dans cette démarche, il existe un primat de la théorie sur l'observation. Le **réfutationisme** de K. Popper a été critiqué notamment par I. Lakatos (1922-1974). Ce dernier souligne que les scientifiques acceptent difficilement le résultat des expériences cruciales qui réfutent leurs constructions théoriques. Le plus souvent, face à un résultat qui remet en cause leurs conjectures, les scientifiques commencent par développer des **stratégies immunitaires**. Lakatos propose donc un **réfutationisme sophistiqué** : les scientifiques travaillent dans le cadre de **programmes de recherche scientifique** qui comportent un **noyau dur** et une **ceinture protectrice** d'hypothèses auxiliaires. Seules ces dernières sont soumises à réfutation. Un programme de recherche est caractérisé à la fois par une **heuristique positive** (ce qu'il faut chercher et à l'aide de quelle méthode) et une **heuristique négative** (les domaines dans lesquels il ne faut pas chercher et les méthodes qu'il ne faut pas employer). Un programme de recherche peut être progressif (générateur de connaissances nouvelles, gagnant en influence) ou régressif (perdant de l'influence et des adeptes parmi les scientifiques). Des programmes de recherche concurrents peuvent donc coexister durablement, ce qui contribue à expliquer la vivacité des débats scientifiques.

Induction et inductivisme

L'**inductivisme** est une conception épistémologique normative selon laquelle on ne peut et on ne doit construire les connaissances que sur la base de l'observation sans idée préconçue du réel. Cette conception épistémologique (**inductivisme naïf**) n'a plus aucun défenseur parmi les scientifiques et les épistémologues.

L'**induction** est une démarche intellectuelle familière qui consiste à procéder par inférence probable. En l'absence de toute connaissance scientifique en astronomie, la plupart des gens s'attendent à voir le soleil se lever le lendemain matin. Au sein du travail scientifique, et à condition de bien en mesurer les limites, l'induction peut trouver sa place. Par exemple, l'accumulation d'études monographiques peut conduire à formuler, par généralisation, des propositions relatives au changement social. Mais il ne s'agit pas là d'inductivisme, car les chercheurs sont orientés dans leurs observations monographiques par une problématique théorique qui guide leur construction des faits.

➤ L'empirisme est plutôt une philosophie, une théorie de la connaissance, l'inductivisme se présente davantage comme une règle méthodologique du travail scientifique.

> E

L'histoire des sciences : continuité ou rupture

a • Thomas Kuhn et les révolutions scientifiques

Le positivisme présente souvent l'histoire des sciences comme un progrès continu rendu possible par le caractère cumulatif des savoirs produits. Th. Kuhn (1922-1996) s'est opposé à cette conception dans son livre *La structure des révolutions scientifiques*. Pour lui, l'histoire des sciences est caractérisée par des périodes de **science normale** au cours desquelles les chercheurs d'une discipline travaillent au sein d'un **paradigme** dominant. Lorsque ce paradigme est mis en cause par de nouvelles observations et/ou par un nouveau paradigme en gestation, s'ouvre une période de **révolution scientifique**, à l'issue de laquelle s'amorce une nouvelle période de science normale.

La thèse de Kuhn a été contestée sur deux points :

- d'une part, le fait que le contenu de la science normale résulte d'un consensus au sein de la communauté scientifique (et non de critères objectifs), conduit Lakatos (par exemple) à suspecter Kuhn de relativisme.
- d'autre part, l'histoire des sciences de la nature, et plus encore des sciences sociales, montre que pendant de longues périodes plusieurs paradigmes concurrents cohabitent de façon conflictuelle sans que l'un d'eux s'impose comme « science normale ».

➤ Si Kuhn a eu le mérite de souligner l'existence de ruptures et de changements radicaux de perspective au cours de l'histoire des sciences, il semble que la méthodologie des programmes de recherche scientifiques de Lakatos soit mieux à même de rendre compte de la pluralité des paradigmes au sein de la plupart des disciplines.

b » La fécondité des débats scientifiques

L'histoire des sciences comme l'actualité la plus récente, montrent l'importance et la vivacité des débats scientifiques dans toutes les disciplines. Loin d'être une faiblesse, cette situation est tout à fait féconde. C'est la confrontation des hypothèses, des démarches, des résultats d'expériences et d'observations qui conduisent au progrès de la connaissance scientifique. La controverse déclenchée par le livre de M. Weber *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* a indiscutablement fait progresser la sociologie des religions et la compréhension de la nature du capitalisme. Les thèses développées par Marx ont conduit à d'importants travaux empiriques et théoriques sur les classes sociales ou sur la nature de l'État. Toutefois, pour que le débat soit fécond, il doit obéir aux règles du champ scientifique.

Comme le souligne E. Morin : « Ce qui doit être absolument sauvegardé comme condition fondamentale de la vie même de la science, c'est la pluralité conflictuelle au sein d'un jeu qui obéit à des règles empiriques-logiques » (Science avec conscience).

> F

Sciences sociales et sciences de la nature : la querelle des méthodes

a » W. Dilthey et la spécificité des sciences de l'esprit

À la conception de l'unité de la science (considérée comme positiviste), tout un courant de pensée va, à la suite de W. Dilthey (1833-1911), affirmer l'existence d'une coupure radicale entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. Ces dernières ne doivent pas adopter la méthodologie en usage dans les sciences de la nature car elles ont un objet qui est totalement différent. Dans la connaissance de la nature, qui nous est extérieure, il est possible de recourir à l'explication, de construire un discours objectif. Dans la connaissance du monde de l'esprit nous pouvons faire appel à la compréhension car, par introspection, nous pouvons percevoir la signification des actions humaines. Pour accéder à cette compréhension, Dilthey propose de mettre en œuvre une démarche herméneutique, c'est-à-dire une démarche d'interprétation des manifestations concrètes de l'esprit humain. Il considère par ailleurs que, dans les sciences de l'esprit, on ne peut distinguer jugement de fait et jugement de valeur : « il est, en soi, impossible de ne pas juger les faits qu'on expose ».

D'autres auteurs préfèrent parler de sciences de la culture et adoptent une position moins radicale que celle de Dilthey. W. Windelband (1848-1915) et H. Rickert (1863-1936) considèrent que les sciences de la culture se distinguent par leurs méthodes et non par leur objet. Les sciences de la nature ont une

ambition généralisante, elles visent à formuler des lois (nomos) universelles. On les appelle sciences nomologiques, elles formulent des propositions apodictiques (qui ont une portée générale). À l'inverse, les sciences de la culture ont une démarche visant à penser la singularité, elles procèdent par description de faits particuliers. On les appelle sciences idiographiques, elles formulent des propositions assertoriques (qui se rapportent à un objet particulier).

Max Weber et les sciences de l'esprit

La plupart des commentateurs de l'œuvre de M. Weber s'accordent aujourd'hui pour insister sur ce qui le distingue de l'épistémologie diltheyenne. Trois points au moins doivent être soulignés. D'une part, à travers le concept d'idéal-type, Weber exprime une ambition modélisante, une volonté de ne pas s'en tenir à une simple description. D'autre part, à travers sa définition de la sociologie (voir chapitre *Naissance de la sociologie*), il insiste sur la nécessité d'associer démarche compréhensive et explication causale. Enfin, l'importance attachée par Weber à la neutralité axiologique du savant, sa distinction entre rapport aux valeurs et jugements de valeurs, permettent de dépasser la conception indiscutablement subjectiviste de l'herméneutique de Dilthey.

F. Hayek : scientisme et sciences sociales

Alors que beaucoup d'économistes libéraux s'inscrivent dans la tradition de l'unité de la science et qu'ils admettent (à des degrés divers) la prééminence des sciences de la nature et notamment de la physique, F. Hayek (1899-1992) adopte un point de vue différent. Il dénonce la « tyrannie » exercée par les méthodes de la physique sur les autres disciplines et l'effet négatif du « préjugé scientiste ». Affirmant le caractère subjectif des faits sociaux et la possibilité d'accéder à une connaissance immédiate du sens des actions sociales au moyen de l'introspection, Hayek s'oppose explicitement à tout objectivisme. Pour lui le scientisme conduit à un point de vue holiste et au relativisme historique. Hayek souligne au contraire la nécessité d'une démarche individualiste. En affirmant la spécificité des « sciences morales », Hayek dénonce le « constructivisme ». En effet, dans le domaine des sciences de la nature, la connaissance des lois permet aux hommes d'agir sur le réel, de le façonner en fonction de leurs objectifs. Mais pour Hayek cette attitude ne peut s'appliquer aux domaines de la politique, de l'économie et de la société. L'organisation de la société résulte d'un ordre spontané qu'il n'est pas possible (sauf à produire d'importants effets pervers) de modifier ou de réguler de façon consciente. Les « planistes » qui, sur le modèle des ingénieurs, veulent organiser la société sur la base de connaissances rationnelles sont victimes de l'illusion scientiste.

b » Les critiques du dualisme diltheyen

L'opposition défendue par Dilthey est contestée par nombre de sociologues qui ne sont pas pour autant positivistes. P. Bourdieu, J.-C. Passeron et J.-C. Chamboredon soulignent dans *Le métier de sociologue* que cette opposition repose sur

une vision naïve et caricaturale des sciences de la nature. Celles-ci ne sont pas caractérisées par une marche sereine vers la vérité, par des propositions faisant l'accord unanime des chercheurs, par une neutralité axiologique spontanée. Les physiciens, les chimistes, les biologistes s'interrogent sur leur objet, ils débattent passionnément du déterminisme et du matérialisme. Lorsque l'astrophysicien J.-M. Levy-Leblond écrit que « la physique est une science sociale », il critique à sa manière la pseudo-évidence de la coupure entre « sciences dures » et « sciences molles ».

H. Arendt (1906-1975) considère que l'opposition des sciences de la nature et des sciences historiques est dépassée. J. Piaget (1896-1980) affirme que, sur le plan des méthodes, il est impossible d'introduire une différence entre sciences humaines et sciences de la nature.

P. Bourdieu (1930-2002) souligne pour sa part (*Réponses*) l'unité de l'activité scientifique qui consiste (quelle que soit la discipline) à construire des modèles caractérisés par leur cohérence interne et leur réfutabilité empirique.

Un anthropologue saisi par l'épistémologie

L'anthropologue A. Testart a consacré son ouvrage *Essai d'épistémologie* à critiquer l'opposition trop facilement admise entre sciences de la nature et sciences sociales. En particulier, il situe très clairement les deux types de critiques qui sont fréquemment adressées aux sciences sociales à propos de leur scientificité :

« Toute théorie du social aura à faire face sur deux fronts. D'un côté, ceux qui ne conçoivent la science que de calcul et d'expérience, qui ne peuvent imaginer d'autres sciences que celles qu'ils connaissent déjà et proposent comme idéal scientifique un modèle tristement imité de la physique ; ceux-là contesteront toujours aux sciences sociales leurs possibilités théoriques. De l'autre, ceux qui ne tiennent pas en grande estime les sciences physiques, les champions de la subjectivité, du relativisme, de l'herméneutique et de l'ineffable, qui loueront plus que de raison les sciences sociales pour ce qu'elles ne sont pas ; ceux-là parleront de science, mais plutôt comme la continuation de la théologie par d'autres moyens. »

Expliquer et comprendre

Pour E. Durkheim, la sociologie a pour ambition d'expliquer les faits sociaux, c'est-à-dire de rendre compte de ces faits soit en les rattachant à des faits sociaux antécédents, soit en les rattachant à un ensemble de faits dont ils sont une composante. Il s'agit donc d'expliquer le social par le social en appliquant une démarche à la fois nomologique (formuler des lois) et causaliste.

À cette conception s'oppose une tradition, essentiellement allemande, qui met l'accent sur la compréhension. Comprendre c'est saisir et interpréter le sens des actions humaines. On explique un fait de nature, on comprend un fait social. L'opposition explication/compréhension est donc l'un des fondements du dualisme épistémologique qui considère que les sciences de la nature et les sciences de l'esprit (ou de la culture) ne relèvent pas de la même épistémologie.

Cette opposition entre explication et compréhension est nuancée par M. Weber. Ce dernier, considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie compréhensive, a cependant comme ambition (par exemple dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*), de proposer une explication causale des relations entre l'ascétisme intramondain et l'esprit du capitalisme.

Plus récemment des auteurs aussi différents que R. Boudon et P. Bourdieu ont mis en garde contre les méfaits d'une opposition simpliste entre explication et compréhension. Pour P. Bourdieu (*La misère du monde*, 1993) : « Contre la vieille distinction diltheyenne, il faut poser que comprendre et expliquer ne font qu'un ».

> G

Objectivité, objectivisme, objectivation

L'idéal de tout discours scientifique est la production d'une connaissance objective. Contre les idées reçues, les impressions, les opinions, les jugements normatifs, la science vise à produire des connaissances qui, parce qu'elles sont formulées dans un langage rigoureux, peuvent être soumises à la critique et à des épreuves de réfutation ou de vérification. Dans la tradition positiviste, cette objectivité repose sur l'abandon des **prénotions** et sur la soumission au verdict des « faits ». La critique de l'empirisme et de l'inductivisme a fortement ébranlé cette conception de l'objectivité. Elle a même conduit certains à critiquer « l'objectivisme » de Durkheim et de ses disciples. Contre cet objectivisme, d'autres sociologues adoptent un point de vue subjectiviste et relativiste. Ils affirment que le sociologue étant lui-même au sein de l'objet qu'il étudie, il ne peut « *traiter les faits sociaux comme des choses* » (voir chapitre *Naissance de la sociologie*). La connaissance du social serait donc réduite à la confrontation d'opinions entre lesquelles il ne serait pas possible de trancher. À la limite, tous les discours se valent puisque chacun peut construire les faits qui correspondent à son point de vue.

À cette conception relativiste, on peut opposer le concept d'**objectivation**. Certes, le réel n'est pas transparent, les faits sont construits, mais ils ne sont pas construits de façon arbitraire. Ils le sont à partir d'une problématique qui peut et doit être explicitée. Le sociologue doit par exemple définir ses concepts, expliciter ses techniques d'enquête (voir chapitre *Méthodologie des sciences sociales*). Dans ce travail il doit exercer une **vigilance épistémologique**. On sait que les questions d'un sondage peuvent influencer les réponses, que les données statistiques ne doivent pas être utilisées sans réflexion critique (voir le débat sur les statistiques du suicide par exemple). Si le chercheur lui-même peut relâcher sa vigilance épistémologique, ses travaux sont soumis à la critique et donneront lieu à rectification. Ainsi, c'est le travail individuel et collectif de critique qui permet tout à la fois de s'appuyer sur l'expérience immédiate (et

même parfois sur le sens commun) et en même temps de rompre avec les pré-notions.

→ L'objectivité n'est donc jamais donnée. Elle constitue un idéal que l'on cherche à atteindre, en évitant le piège de l'objectivisme, au prix d'un effort incessant d'objectivation. À la suite de **N. Elias** (1897-1990), on peut affirmer que le chercheur en sciences sociales doit se situer en permanence entre « engagement » et « distanciation ».

> H

Holisme méthodologique et individualisme méthodologique

a.* Le holisme méthodologique

Pour le **holisme méthodologique**, la société (ou l'économie) ne sont pas réductibles à la somme des individus qui la compose. S'il en allait autrement, affirme **E. Durkheim**, la sociologie n'aurait pas d'objet qui lui soit propre en tant que discipline scientifique. Il suffirait de s'en remettre à la psychologie individuelle. **K. Marx** de son côté affirme que la logique des modes de production s'impose aux individus à travers des contraintes économiques, politiques et idéologiques. Tous les auteurs qui se réclament du structuralisme ou du structuro-fonctionnalisme affirment à des degrés divers le primat des structures sur l'individu. Rendre compte d'un phénomène social c'est, dans cette perspective, rendre compte des déterminismes sociaux qui expliquent les comportements individuels.

→ Il faut distinguer l'acte individuel et le fait social. Lorsque **Marx** décrit le comportement du capitaliste qui découle des contraintes structurelles du mode de production capitaliste, il n'exclut pas que tel ou tel capitaliste adopte un autre comportement et se range dans le camp de la classe ouvrière (à l'image de son ami **Engels**).

b.* L'individualisme méthodologique

Pour l'**individualisme méthodologique**, toutes les entités collectives du holisme tombent sous le coup de l'application de la règle du rasoir d'Occam. La seule réalité observable c'est l'acteur individuel (consommateur ou producteur de la théorie économique néo-classique; homo sociologicus de **R. Boudon**). Tout phénomène social résulte donc de l'agrégation de comportements individuels. Pour rendre compte de ces phénomènes sociaux, il faut partir de la motivation des acteurs. Les tenants de l'individualisme méthodologique récusent donc le point de vue selon lequel l'acteur individuel ne serait qu'un support de structures.

c.* Une tentative de dépassement

Depuis longtemps des sociologues affirment la nécessité de dépasser ce débat, c'est le cas en particulier de **N. Elias** qui propose le concept de **configuration** pour désigner le fait que l'on doit penser à la fois les comportements individuels et le contexte social contraignant à l'intérieur duquel les actions individuelles et les interactions sociales se déroulent.

Cette volonté de dépassement se retrouve chez des sociologues français contemporains, par exemple chez **P. Bourdieu**, qui propose de fonder la sociologie sur un « **relationisme méthodologique** » ou chez **A. Touraine** qui souligne à la fois la prégnance des structures sociales et des rapports de classe et le « retour de l'acteur » (voir chapitre *Sociologie : les débats contemporains*).

Attention aux oppositions simplistes !

Les couples de concepts présentés dans ce chapitre (matérialisme/idéalisme, empirisme/rationalisme) permettent de baliser un espace de débat. Il serait dangereux cependant d'en faire des oppositions insurmontables et de considérer qu'il faut choisir d'être réfutationniste ou vérificationniste par exemple. En réalité, le point de vue des savants est toujours plus riche que ne le laisse penser la vulgarisation de leur œuvre. Nous avons souligné la volonté de **G. Bachelard** de fonder une épistémologie concordataire, de même nous avons insisté sur la volonté de **Marx** de dépasser le matérialisme mécaniste ou métaphysique. L'opposition de **Weber** et **Durkheim** doit être nuancée et **Th. Kuhn** lui-même a pris ses distances avec ceux qui l'opposaient de façon simpliste à **K. Popper**.

Il faut donc à la fois maîtriser les oppositions fondamentales qui structurent le débat scientifique et être attentif au fait que celui-ci conduit à de nouvelles synthèses qui intègrent et dépassent les oppositions anciennes tout en faisant naître de nouveaux enjeux.

Pour en savoir plus

Initiation

- Barberousse A. et alii, (2000), *La philosophie des sciences au xx^e siècle*, Flammarion, Coll. Champs.
- Berthelot J.-M. (1993), *La construction de la sociologie*, PUF, Coll. Que sais-je ?.
- Besnier J.-M. (1996), *Les théories de la connaissance*, Flammarion, Coll. Dominos.
- Chalmers A. F. (1987), *Qu'est-ce que la science ?* (1976), La Découverte.
- Corcuff Ph. (1995), *Les nouvelles sociologies*, Nathan, Coll. 128.
- Granger G.-G. (1993), *La science et les sciences*, PUF, Coll. Que sais-je ?.
- Kahn P. (1995), *Théorie et expérience*, Éditions Quintette.
- Kahn P. (1996), *Le positivisme*, Éditions Quintette.
- Lecourt D. (2001), *La philosophie des sciences*, PUF, Coll. Que sais-je ?.

Approfondissement

- Berthelot J.-M. (2000), *Sociologie, Épistémologie d'une discipline*, De Boeck.
- Berthelot J.-M. (2001), *Épistémologie des sciences sociales*, PUF, Coll. Premier cycle.
- Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Éditions Raisons d'agir.
- Bourdieu P., Passeron J.-C., Chamboredon J.-C. (1968-1980), *Le métier de sociologue*, Mouton, 3^e éd.
- Champagne P., Lenoir R., Merlié D., Pinto L. (1999), *Initiation à la pratique sociologique*, Dunod, 2^e éd.
- Cuin Ch. H. (1997), *Durkheim d'un siècle à l'autre. Lectures actuelles des « règles de la méthode sociologique »*, PUF, Coll. Sociologiques.
- Grawitz M. (2000), *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, 11^e édition.
- Matalon B. (1996), *La construction de la science*, Delachaux et Niestlé.
- Mesure S. (1990), *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, PUF.
- Morin E. (1990), *Science avec conscience*, Coll. Points, Seuil.
- Mouchot C. (1996), *Méthodologie économique*, Hachette, Coll. HU.
- Nadeau R. (1999), *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, PUF, Coll. Premier Cycle.
- Passeron J.-C. (1991), *Le raisonnement sociologique*, Fayard.
- Raynaud Ph. (1996), *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, (1987), PUF, Quadrige.
- Schnapper D. (1999), *La compréhension sociologique*, PUF.
- Testart A. (1991), *Essai d'épistémologie*, Bourgois.

c h a p i t r e 2

Méthodologie des sciences sociales

Le choix de méthodes de recherche ne constitue pas un simple problème technique mais renvoie à des enjeux théorique et épistémologique.

Tout fait social est construit et la méthodologie participe à cette construction : « La science se construit contre l'évidence » (G. Bachelard (1884-1962)).

Afin de permettre un authentique débat scientifique, les chercheurs doivent faire état des méthodes qu'ils ont utilisées, des résultats qu'ils ont obtenus et des interprétations qu'ils en font (voir chapitre Épistémologie des sciences sociales).

> A

Confrontation aux faits et validation empirique

a > Définition de l'objet de recherche :
Les faits sociaux sont construits

• > L'objectivité scientifique

L'objectivité scientifique en sciences sociales renvoie à la question du rapport entre le sujet (chercheur) et l'objet de recherche et non exclusivement à la ques-

tion de la neutralité du chercheur ou de son engagement. L'objectivité scientifique d'une recherche passe par la formulation d'une problématique théorique nécessitant d'explicitier les questions et les hypothèses sur lesquelles elle repose. Les interrogations en la matière ont révélé le fait que les chercheurs font parfois preuve de **sociocentrisme**, c'est-à-dire qu'ils analysent les phénomènes sociaux en fonction des valeurs et des références propres à leur groupe social d'appartenance. Ainsi, l'immigré n'est étudié, et par conséquent connu, que du point de vue du pays de l'accueil, l'exclu du point de vue de l'inclus. C'est pourquoi, une nécessaire prise de distance s'impose, du chercheur à l'égard de ses propres convictions, mais aussi à l'égard des prises de position des enquêtés : le discours d'un exclu sur l'exclusion n'est pas nécessairement plus recevable que celui de l'inclus.

Pour **P. Bourdieu** (1930-2002), la « *vigilance épistémologique* » est de rigueur. (Voir chapitres : *Épistémologie des sciences sociales* et *Sociologie : débats contemporains*.)

Neutralité axiologique, engagement et distanciation

Pour **M. Weber** (1864-1920), les savants doivent se soumettre au principe de **neutralité axiologique** dans le cadre de leurs recherches. Dans cette perspective, ils doivent se refuser à faire œuvre de prophétisme social et à tout espoir de changer le cours de l'histoire. Le but des savants doit être la recherche de la connaissance pour la connaissance. Pour lui, les valeurs et vertus du politique sont incompatibles avec celles du savant. Pour autant, les sciences peuvent servir les hommes d'action, à condition que l'objectivité scientifique ne se réduise pas à rechercher une « *ligne moyenne* (...) : un équilibre entre les différentes évaluations antagonistes, sous la forme d'un compromis politique ». Pour **M. Weber**, « les sciences, qu'elles soient normatives ou empiriques, ne peuvent rendre aux hommes politiques ou aux partis concurrents qu'un seul service, il est vrai inestimable : leur indiquer

- 1) que face à tel problème pratique il n'est possible de concevoir que telles ou telles prises de position ultimes différentes, et
- 2) que la situation dont il faut tenir compte au moment de choisir entre ces positions se présente de telle et telle façon ».

Il reste que pour **M. Weber**, les savants sont des hommes historiques, leurs choix des faits à étudier, la détermination de leurs objets de recherche ne sont pas sans rapport avec l'orientation de leurs curiosités.

Ces réflexions de **M. Weber** sur les liens entre les savoirs produits par les sciences de la société et les engagements et intérêts de ceux qui les produisent alimentent toujours les débats épistémologiques et méthodologiques au sein de la communauté scientifique. Ainsi, **N. Elias** (1897-1990) souligne la nécessité faite aux chercheurs de concilier :

- d'une part un « *désenchantement émotionnel* » et une distanciation à l'égard de ses appartenances sociales ;
- d'autre part son engagement dans la cité.

« Le problème devant lequel se trouvent placés les spécialistes en sciences humaines ne peut (...) pas être résolu par le simple fait qu'ils renonceraient à leur fonction de membre d'un groupe au profit de leur fonction de chercheur. Ils ne peuvent cesser de prendre part aux affaires sociales et politiques de leur groupe et de leur époque, ils ne peuvent éviter d'être concernés par elles. Leur propre participation, leur engagement conditionne par ailleurs leur intelligence des problèmes qu'ils ont à résoudre en leur qualité de scientifiques. Car, si pour comprendre la structure d'une

molécule on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès sans participation et engagement actifs ».

• 2 Les faits sociaux sont construits

Les éléments de la réalité sociale ne sont pas « naturellement » des objets de recherche sociologique. En effet, un objet est doté d'une réalité sociologique, c'est-à-dire défini et construit en fonction d'une problématique théorique, qui permet la soumission de la réalité sociale à des interrogations systématiques. La conceptualisation de la réalité sociale permet le passage d'un objet social concret à un objet de recherche sociologique.

Le travail du sociologue le conduit à une conceptualisation de la réalité sociale qui lui permet de s'éloigner du sens commun par des processus de corroboration et de soumission de ses écrits aux jugements scientifiques (voir le débat sur la construction sociale de l'âge, chapitre : *Âge et génération*).

Pour **E. Durkheim** (1858-1917), « les faits sociaux doivent être traités comme des choses », c'est-à-dire que le sociologue doit se tenir à distance de son objet d'étude pour écarter les **prénotions** (fausses évidences, préjugés). Dans cette perspective, le sociologue doit recourir à une définition préalable de son objet d'étude. Ainsi, dans *Le suicide*, il adopte la définition suivante : « tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat ». Une telle définition s'oppose aux conceptions ordinaires du suicide car elle intègre les actes de sacrifice des martyrs ou des combattants.

Par ailleurs, la construction de cet objet d'étude suppose la distinction entre acte individuel et fait social. Le sociologue étudie le taux de suicide comme le « rapport entre le chiffre global des morts volontaires et la population de tout âge et de tout sexe ». Ce taux constitue en réalité son objet d'étude qui lui permet de montrer la spécificité du social à propos d'un phénomène relevant apparemment de la psychologie individuelle : « (...) si au lieu de n'y voir que des événements particuliers (...) on considère l'ensemble des suicides commis dans une société (...) on constate que le total ainsi obtenu (...) constitue par lui-même un fait nouveau (...) qui a son unité et son individualité, sa nature propre (...) et que cette nature (...) est sociale ».

L'idéaltype webérien

Pour **M. Weber** (1864-1920), l'ordonnement des phénomènes observés nécessite l'élaboration de types-idéaux, qui doivent permettre d'établir des schèmes de causalité et de « guider l'élaboration des hypothèses ». Cette élaboration peut avoir lieu en début ou en cours de recherche. Un **idéaltype** n'est pas la reproduction parfaite de la réalité concrète puisqu'il

ne retient que certains aspects de celle-ci. Il n'en est qu'une représentation, un « tableau de pensée », qui doit permettre d'opérer des comparaisons avec la réalité observée. Les types d'autorité, de groupes ou de procédure définis par M. Weber, sont des idéaux-types qui ne se rencontrent pas tels quels dans la réalité, mais ils permettent de mieux l'appréhender, de la rendre plus visible. « En ce qui concerne la recherche, le concept idéaltypique se propose de former le jugement d'imputation : il n'est pas lui-même une hypothèse, mais il cherche à guider l'élaboration des hypothèses. De l'autre côté, il n'est pas un exposé du réel mais se propose de doter l'exposé de moyens d'expression univoques. (...) On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est une utopie. Le travail historique aura pour tâche de déterminer dans chaque cas particulier combien la réalité se rapproche ou s'écarte de ce tableau idéal (...) ». Par exemple, le simple constat que « les chefs d'entreprise et les détenteurs de capitaux aussi bien que les représentants des couches supérieures qualifiées de la main d'œuvre et, plus encore, le personnel technique et commercial hautement éduqué des entreprises modernes, sont en grande majorité protestants » ne prend de sens qu'au regard des liens entre les idéaux types de l'Esprit du capitalisme et de l'éthique protestante (voir chapitre Sociologie religieuse).

b. Validation empirique et causalité en sociologie

La recherche sociologique doit s'attacher à établir des relations de causalité entre des phénomènes sociaux et donc entre les objets théoriques auxquels ils donnent lieu. En effet, tout phénomène social n'est compréhensible qu'à travers la détermination de ses causes, de ses effets et de ses interrelations avec d'autres phénomènes sociaux.

Une telle perspective implique :

- d'une part une élaboration d'hypothèses théoriques sur les liens entre phénomènes sociaux ;
- d'autre part, la validation empirique de ces hypothèses.

• Validation empirique

Tous les discours et toutes les théories relatives aux phénomènes sociaux ne se valent pas. Certes les faits sociaux sont construits en fonction de problématiques théoriques, mais cela n'empêche de soumettre ces théories à l'épreuve de la validation empirique. Par exemple, Ch. Baudelot et R. Estabiet s'intéressent à l'influence des rythmes sociaux sur les taux de suicide des hommes et des femmes ; ils constatent :

- que le taux de suicide des hommes décroît à mesure que la semaine se déroule ;
- que le taux de suicide des femmes décroît selon l'ordre suivant des jours de la semaine : lundi, mardi, jeudi, vendredi, mercredi, samedi, dimanche.

Dans ce cas, on peut émettre l'hypothèse que parce que le mercredi est un jour où les femmes ont la charge des enfants, les facteurs suicidogènes sont moins importants ce jour là. Cette hypothèse a fait l'objet d'une épreuve de validation

empirique, en comparant les taux de suicide journaliers chez les femmes avant 1972 (lorsque le jour de congé hebdomadaire des enfants était le jeudi) et depuis. La conjecture a résisté à la réfutation. La connaissance du social n'est donc pas réduite à la confrontation d'hypothèses entre lesquelles il serait impossible de trancher.

L'existence de débats contradictoires entre diverses théories et problématiques fait progresser la connaissance car elle conduit à de nouvelles investigations.

• La causalité en sociologie

L'étude des relations entre des phénomènes sociaux peut s'inscrire dans quatre types d'approche non nécessairement exclusives :

- une approche selon un principe de covariation, qui est un principe nécessaire mais non suffisant d'administration de la preuve, dans la mesure où le fait d'observer une variation concomitante de deux faits n'implique pas nécessairement qu'il y ait entre ceux-ci une relation de cause à effet ;
- une approche selon une logique relevant d'une forme de déterminisme historique, qui repose sur l'idée que l'avenir est en partie prévisible par l'étude du passé. Une telle perspective est remise en cause par certains auteurs (R. K. Merton et P. Bourdieu), pour qui les représentations de l'avenir qu'ont les individus, fait partie des déterminants de l'action présente et future, et par conséquent renforce la probabilité de survenance de cet avenir (prophétie autoréalisatrice) ;
- une approche fonctionnelle qui consiste à considérer que les actions individuelles et collectives des membres d'une société répondent à des exigences fonctionnelles de cette dernière. Pour le courant fonctionnaliste, tout trait culturel remplit au sein d'une société une fonction, satisfait un besoin (voir chapitre Sociologie : les débats contemporains). Pour B. Malinowski (1884-1942), chez les Trobriandais, « la magie exerce un rôle coordonnateur, régulateur et directeur sur les travaux des champs. Le magicien, en accomplissant les rites, fixe le rythme contraint les indigènes à s'atteler à des tâches précises et à les achever comme il convient et en temps voulu. De façon accessoire, il impose aussi à la tribu un grand nombre de besognes supplémentaires, en apparence inutiles, et le respect de tabous et de règles draconiens. À la longue toutefois, il ne fait aucun doute qu'en apportant ordre, méthode et rythme dans le travail, la magie se révèle économiquement précieuse » (voir chapitre Sociologie de la culture).
- une approche structurelle qui privilégie le rôle des structures au sein d'une société donnée, montrant pour exemple l'influence des positions au sein des rapports de production sur les caractéristiques des groupes sociaux et individus (voir chapitre La stratification sociale).

L'approche fonctionnelle apparaît limitée aux yeux de E. Durkheim. Il considère que « faire voir à quoi un fait est utile, ne nous indique pas comment il est né, ni comment il est ce qu'il est » (voir chapitre Naissance de la sociologie).

D'un autre côté, appliqués aux individus, l'approche structurelle renvoie au débat opposant les tenants du holisme méthodologique et ceux de l'individualisme méthodologique. Débat qui semble cependant aujourd'hui dépassé, puisque bien des sociologues se situent sur des positions intermédiaires, considérant que l'individu est à la fois un produit de déterminants structurels et historiques et un acteur en situation, disposant d'une relative marge de manœuvre.

• 3 Statistique et principes de causalité

L'introduction des outils statistiques permet de mettre en évidence des relations d'interdépendance entre des faits sociaux (par exemple les liens entre appartenance religieuse et comportements économiques ou politiques). Il reste que cette mise en évidence n'implique pas forcément des relations de cause à effet. On constate par exemple une variation concomitante du taux de suicide des hommes et du taux de chômage des jeunes sur la période 1968-1992 en France. Pour **L. Chauvel**, il serait abusif de considérer que le fait d'être chômeur déclenche le suicide, puisque l'augmentation du taux de suicide frappe toutes les classes d'âge et que d'un autre côté, les femmes, bien plus touchées par le chômage, se suicident trois fois moins que les hommes. Il faut donc trouver d'autres types de causalité à la montée du taux de suicide.

Pour **P. Bourdieu**, l'usage des statistiques peut permettre d'opérer une rupture épistémologique dans la détermination d'un schéma de causalité d'un fait social, par « la construction de relations nouvelles, capables, par leurs caractères insolites, d'imposer des relations d'un ordre supérieur qui en rendraient raison ». Par exemple, l'usage de statistiques permet de montrer que malgré l'augmentation de l'espérance de vie des hommes, des inégalités sociales face à la mort subsistent. Ainsi, le risque de décès pour les hommes âgés entre 60 et 75 ans est plus important pour ceux qui appartiennent aux catégories socioprofessionnelles modestes (manœuvres, salariés agricoles, personnels de service, ouvriers qualifiés et spécialisés, employés, petits commerçants) que pour ceux qui font partie des catégories socioprofessionnelles aisées (cadres, professions libérales) (voir chapitre *Démographie*). Il reste que le chercheur doit prendre garde à la création de tout **artefact**, enregistrement d'un phénomène qui est en réalité artificiel du fait d'une insuffisance de contrôle des techniques employées. Dans cette perspective, les données statistiques ne doivent pas être considérées comme neutres, elles s'appuient souvent sur un découpage de la population en classe d'âge et/ou catégories socio-professionnelles qui renvoient à des enjeux sociaux :

- la « jeunesse » et le « troisième âge » sont-ils des catégories pertinentes de la sociologie ? (voir chapitre *Âge et génération*)
- peut-on regrouper dans une même catégorie « jeune » étudiant et « jeune » chômeur ?

Durkheim et le suicide

Dans l'étude sur le suicide, conformément à la règle selon laquelle il faut « expliquer le social par le social », **E. Durkheim** utilise la méthode des variations concomitantes, afin d'établir le lien entre le suicide et d'autres faits sociaux (sexe, religion, etc.). Il étudie les variations du taux de suicide en liaison avec les différences de sexe, d'âge, et pour un sexe et un âge donnés, la liaison avec l'état matrimonial (veufs, divorcés, célibataires, mariés).

Il constate que :

- le taux de suicide croît avec l'âge ;
- la population masculine connaît un taux supérieur à celui de la population féminine ;
- le taux de suicide est plus élevé chez les célibataires, les divorcés ou les veufs que chez les époux. Parmi les individus mariés, ceux qui ont des enfants connaissent un taux de suicide plus faible que ceux qui n'en ont pas ;
- le taux de suicide est plus élevé en ville qu'à la campagne.

L'usage des statistiques permet ainsi de montrer que l'action des causes non sociales (états psychopathiques, race et hérédité, facteurs cosmiques) sur le suicide est nulle ou très restreinte. La mise en évidence de variations concomitantes est une condition nécessaire mais non suffisante à l'explication du suicide. Il faut de plus faire appel à des concepts théoriques : intensité du lien social et anomie.

Dans cette perspective, il distingue trois grands types de suicides :

- Le **suicide égoïste** : suicide d'un individu peu ou pas intégré à son groupe social d'appartenance, et qui n'est donc pas freiné dans ses désirs par l'autorité et les obligations fortes de celui-ci. Ce type de suicide varie en raison inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont l'individu fait partie (groupes religieux ou domestiques). Le suicide de type égoïste naît de « cet état où le moi individuel s'affirme avec excès en face du moi social et aux dépens de ce dernier ».
- Le **suicide altruiste** : suicide qui se réalise dans des groupes où les individus existent plus, par et pour le groupe, que pour eux-mêmes. L'intégration de l'individu est telle, qu'il est prêt à se sacrifier pour les normes et valeurs du groupe (capitaine qui sombre avec son navire, kamikazes).
- Le **suicide anémique** : suicide qui est en rapport avec le relâchement des normes sociales et le dérèglement de l'activité sociale. L'anomie peut être économique (périodes de crise économique ou d'extrême prospérité) ou conjugale (veuvage, divorce).

Certains sociologues ont contesté l'usage des statistiques de suicide par **Durkheim**. En effet, celui-ci s'est appuyé sur les données officielles, or elles sont construites socialement : elles dépendent de l'attitude des autorités (policiers, gendarmerie), des médecins et de la famille du défunt (les familles catholiques ont une propension à cacher la réalité d'un suicide, plus grande que des familles sans religion). Il reste que pour **Ch. Baudelot** et **R. Establet**, l'état des données statistiques utilisé par **E. Durkheim** « (...) n'affecte pas la nature et le sens des distributions. Les relations du suicide avec certaines variables sociales sont des relations robustes. Elles sont assez fortes pour que des appareils d'enregistrement statistique de mauvaise qualité ne puissent parvenir à les dissimuler ».

Aujourd'hui, contrairement aux conclusions de **Durkheim**, le taux de suicide est moins élevé en ville qu'en zone rurale. Un tel constat n'invalide pas la construction théorique de **Durkheim**. Au XIX^e siècle, le monde rural est caractérisé par une forte intégration, alors que les zones à urbanisation rapide connaissent une situation d'anomie. Aujourd'hui par contre, les facteurs suicidogènes sont plus importants à la campagne qu'à la ville : proportion élevée d'individus âgés, de veufs, de célibataires, etc.

> B Un exemple de méthodes quantitatives : l'enquête par questionnaire

Les méthodes quantitatives ont pour objectif de recueillir de données mesurables et comparables entre elles. Cette collecte de données peut s'effectuer à partir de techniques de dénombrements exhaustifs (recensement) ou d'autres procédures telles que les enquêtes par questionnaire qui permettent aussi l'analyse d'un grand nombre de données.

Cette technique d'enquête par questionnaire est utilisée :

- dans le domaine politique (sondage électoral) ;
- dans le domaine économique (étude de marché) ;
- dans le domaine sociologique (analyse des pratiques culturelles, religieuses, etc.).

a > La construction d'un échantillon

Un **échantillon** est représentatif d'une population donnée (population mère), si tous les membres de celle-ci ont la même probabilité d'en faire partie. Si les étrangers représentent 6 % de la population étudiée, l'échantillon devra compter 6 % d'étrangers. Deux méthodes sont utilisées pour construire un échantillon représentatif : la méthode aléatoire ou la méthode des quotas (voir chapitre *Opinions individuelles et opinion publique*).

→ Certaines techniques de questionnaire s'appuient sur des panels de population (enquête par panel). Un **panel** est un ensemble de personnes ou d'éléments (individus, groupes d'individus, établissements) qui sont régulièrement consultés sur le même sujet afin d'analyser et de mesurer l'évolution des positions sociales, des comportements et des opinions. Cette technique fut mise en œuvre pour connaître à partir de 1940, l'évolution de l'opinion publique américaine à l'égard de l'engagement ou non de leur pays dans le conflit mondial. Aujourd'hui, elle est utilisée par exemple pour mesurer l'audience des chaînes de télévision (la technique de l'audimat repose sur la sélection d'un panel de téléspectateurs) ou encore pour étudier les parcours scolaires (cohorte d'élèves qui sont suivis par les statisticiens de leur entrée en sixième jusqu'en terminale).

→ Il existe aussi des « sondages boule de neige » qui ne relèvent pas directement d'une technique de constitution au préalable d'un échantillon. Une telle technique suppose que le chercheur demande à ses interlocuteurs de lui désigner d'autres individus à interroger qu'ils considèrent comme susceptibles d'être concernés par l'étude. Dans ce cadre, les résultats obtenus ne peuvent être généralisés à l'ensemble de la population.

b > La formulation du questionnaire

La technique d'enquête par questionnaire répond à un objectif statistique et nécessite au préalable d'avoir testé les questions avant diffusion à un échantillon représentatif (pré-enquête menée par entretien), pour pouvoir repérer les questions non pertinentes (questions peu claires, trop longues ; les types de réponses prévisibles). En effet, il y a toujours un risque d'enregistrer des réponses qui ne correspondent pas aux pratiques et opinions réelles des individus (artefact), ces derniers ayant le souci du « qu'en dira-t-on » et de ce qu'ils imaginent être le « bon goût ». Par exemple, lors des enquêtes sur les opinions politiques des individus, nombre d'électeurs et de sympathisants du « Front National » en France dissimulent leur affinité électorale.

Le chercheur doit aussi effectuer un choix entre **questions fermées** et **questions ouvertes** :

- les questions fermées impliquent des réponses-types formulées à l'avance (cases à cocher par la personne interrogée) ;
- les questions ouvertes laissent à l'enquêté, la liberté de formulation de ses réponses.

c > La passation du questionnaire

La passation du questionnaire peut être opérée directement par l'enquêteur (face à face, entretien téléphonique avec la personne interrogée), ou indirectement par correspondance.

Le choix du mode de passation est déterminant pour les taux de réponse aux questionnaires. Généralement, le dialogue direct enquêteur/enquêté minimise les taux de non réponse. En revanche, la personnalité des enquêteurs peut influencer sur les réponses obtenues, ce qui nécessite par conséquent une formation à la recherche sociologique des enquêteurs (voir chapitre *Opinions individuelles et opinion publique*).

→ Les taux de non-réponses sont riches d'informations pour le chercheur. Ils peuvent être interprétés notamment comme le reflet d'une distance sociale entre l'enquêté et la question posée, ce qui nécessite d'une part, de réfléchir à nouveau à la formulation des questions et à leur pertinence, et d'autre part, d'étudier les positions sociales des enquêtés (sexe, âge, nationalité, profession, etc.).

d > L'interprétation des résultats

Un sondage donne non une certitude, mais une probabilité ; son résultat est une approximation qui comporte par conséquent, une marge d'erreur (voir chapitre *Opinions individuelles et opinion publique*).

Plus encore, les mêmes données peuvent conduire à des interprétations contradictoires, c'est le cas notamment en ce qui concerne les études portant sur les

relations entre réussite scolaire et origine socioprofessionnelle (voir le débat Bourdieu/Boudon, chapitre : *Sociologie de l'éducation*) ou encore sur la stratification sociale. Ainsi, Ch. Baudelot, R. Establet et J. Mallemort, à partir d'une exploitation secondaire des données de l'INSEE sur les catégories socio-professionnelles à la fin des années soixante en France, considèrent, à l'écart de bien d'autres interprétations, qu'il n'y a pas moyennisation de la société française, que *La petite bourgeoisie en France* a finalement une importance numérique faible et qu'il y a plutôt une prolétarianisation croissante de la société.

Une telle divergence des interprétations en matière de stratification sociale, s'explique en grande partie par la définition que donnent les auteurs à la notion de classe sociale, à partir de la place des individus dans les rapports sociaux de production et de leur niveau de revenu. C'est ainsi que les instituteurs sont classés parmi le prolétariat, alors que les professeurs appartiennent à la petite bourgeoisie.

L'exploitation secondaire de données pose cependant des problèmes. Pour Bourdieu, « Il suffit d'avoir une fois tenté de soumettre à l'analyse secondaire un matériel recueilli en fonction d'une autre problématique, si neutre soit-elle en apparence, pour savoir que les data les plus riches ne sauraient jamais répondre complètement et adéquatement à des questions pour lesquelles et par lesquelles ils n'ont pas été construits. Il ne s'agit pas de contester par principe la validité de l'utilisation d'un matériel de seconde main, mais de rappeler les conditions épistémologiques de ce travail de retraduction, qui porte toujours sur des faits construits (bien ou mal) et non pas sur des données ».

> C

Méthodes qualitatives

Les méthodes qualitatives regroupent les techniques telles que l'enquête de terrain ou encore le recueil de témoignages. Elles se centrent sur l'étude de cas particuliers et complètent, le plus souvent, les résultats obtenus au moyen de l'utilisation des méthodes quantitatives. Elles se développent plus particulièrement en réaction à la « quantophrénie » qui consiste à réduire les sciences sociales à la production de données quantitatives, sans interrogation réelle sur le sens des opérations de collecte de ces données.

Anselm Strauss et la « Grounded Theory »

Au milieu des années 1960, alors que les méthodes quantitatives sont privilégiées dans la production sociologique aux États-Unis, on voit se dessiner un regain d'intérêt pour les méthodes qualitatives. Les travaux d'A. Strauss (1916-1996) illustrent bien la fécondité de cette approche notamment dans l'étude de la maladie et de l'univers médical. Strauss pro-

pose une démarche qui ne renonce pas à l'importance du travail théorique, mais qui considère que les seuls énoncés théoriques valides sont ceux qui sont fondés sur le travail empirique (on parle de « théorie fondée » ou, en conservant le terme anglais, de « *grounded theory* »). Il refuse le modèle vérificationniste selon lequel la théorie est première et l'investigation empirique est seconde et préconise un mouvement constant de va-et-vient entre collecte des faits, codage et classification, rédaction de comptes rendus. La théorie s'enracine au cœur même du travail empirique. Dans un texte publié en 1990, Strauss donne la définition suivante : « Une théorie fondée est une théorie qui découle inductivement de l'étude du phénomène qu'elle présente. C'est-à-dire qu'elle est découverte, développée et vérifiée de façon provisoire à travers une collecte systématique de données et une analyse des données relatives à ce phénomène. Donc, collecte des données, analyse et théorie sont en rapports réciproques étroits. »

a • L'observation

L'observation est une phase essentielle à toute recherche sociologique. Afin de limiter les effets de la position d'observateur, il faut multiplier les observations sur la longue durée et noter les conditions dans lesquelles l'observateur a été accueilli par le groupe étudié. Toute observation nécessite la tenue d'un journal de terrain, dans lequel on enregistre quotidiennement les données recueillies mais aussi, ses impressions, ses nouvelles questions et analyses.

Il existe deux types d'observation :

- l'**observation désengagée**, durant laquelle le chercheur ne participe pas aux actions observées et garde une position de neutralité ;
- l'**observation participante**, durant laquelle le chercheur participe aux activités qu'il observe. Cette technique d'enquête est particulièrement usitée par les ethnologues, comme B. Malinowski qui participa à la vie des habitants des îles Trobriand.

Cette méthode fut aussi notamment utilisée :

- par E. Goffman (1922-1982) qui, pour comprendre les conditions de vie des malades dans un asile, endossa le rôle d'un assistant du directeur ;
- par R. Sainsaulieu (1935-2002) lors de ses enquêtes de terrain dans plusieurs entreprises qui donna lieu à une réflexion sur *L'identité au travail*.

La voix et le regard

Pour A. Touraine, la question centrale en sociologie est de mettre en évidence les véritables acteurs de la société. Dans cette perspective, le rôle des sociologues est :

- d'analyser comment un acteur collectif émerge et parvient peu à peu à être un acteur central dans la société ;
- mais aussi de participer à ce mouvement, par le biais d'intervention spécifique.

L'**intervention sociologique**, (« action du sociologue pour faire apparaître les rapports sociaux et en faire l'objet principal de l'analyse ») implique de nouer des relations avec des individus qui participent à des mouvements conflictuels et à faire en sorte que ceux-ci parviennent à se définir comme « mouvement social ». Le sociologue aide donc le groupe en question à prendre conscience du rôle historique qu'il peut mener.

En règle générale, le chercheur explique la raison de sa présence et son identité réelle. Quelle que soit la méthode utilisée, le chercheur doit connaître les positions sociales des individus observés, pour mieux analyser leurs représentations et les informations qu'ils dispensent.

b. L'entretien

L'entretien est une technique qui consiste à organiser une conversation entre enquêteur et enquêté. Dans cet esprit, celui-ci doit préparer un guide d'entretien, dans lequel figurent les thèmes qui doivent être impérativement abordés.

• 1 Principales modalités d'organisation des entretiens

Il existe plusieurs modalités d'organisation des entretiens.

- Suivant le degré de liberté dont dispose l'enquêté, on distingue :
 - l'**entretien non directif ou libre** qui suppose que le chercheur se contente simplement de lancer le thème qu'il a choisi, et laisse à l'enquêté le soin de le traiter;
 - l'**entretien directif** qui suppose que le chercheur encadre très fortement le déroulement de la conversation, par une suite de questions ouvertes (réponses non préétablies);
 - l'**entretien semi-directif** qui suppose que le chercheur annonce à son interlocuteur le thème de l'entretien. Il fait en sorte que celui-ci se déroule le plus « naturellement » possible (non standardisation de la forme et de l'ordre des questions), tout en abordant l'ensemble des sujets fixés au départ.
- Suivant la place de l'entretien dans le déroulement de la recherche, on distingue :
 - les **entretiens exploratoires** qui ont pour but de recueillir un maximum d'informations en début de recherche afin de poser, par la suite, de meilleures questions;
 - les **entretiens de vérification ou de contrôle**, qui ont pour objectif d'examiner la pertinence de connaissances obtenues par d'autres types de recherche.

• 2 Les entretiens biographiques

Pour J. Peneff, la méthode biographique a quatre fonctions :

- « elle est un moyen rapide de parvenir à la connaissance des caractéristiques sociales d'un individu, (...) »;
- elle « (...) est un instrument de documentation historique. C'est une source documentaire diffuse et indirecte. Elle aide le chercheur à obtenir des données originales jusque-là négligées »;

- elle permet « (...) de confronter le passé d'un individu avec la reconstruction verbale qu'il en présente. L'étude des contradictions entre ce qui est raconté et ce qui advient est au centre de l'investigation de la sociologie qui cherche à comprendre les divergences entre ce qu'un acteur fit et ce qu'il dit, les actes et leurs justifications »;
- « elle n'est qu'exceptionnellement un instrument de la connaissance des opinions et des convictions d'un individu. (...) À travers un récit biographique, on n'évalue pas les conduites et leurs mobiles mais simplement des attitudes verbales floues et contradictoires, rationalisations a posteriori ou plaidoyers ».

Cette méthode fut notamment utilisée par l'**École de Chicago** et plus récemment par une équipe de sociologues sous la direction de **P. Bourdieu** (*La misère du monde*). Pour cette dernière équipe il s'agissait de « comprendre les conditions de production des formes contemporaines de la misère sociale, la Cité, l'École, le monde des travailleurs sociaux, le monde ouvrier, le sous-prolétariat, l'univers des employés, celui des paysans et des artisans, la famille, etc. : autant d'espaces où se nouent des conflits spécifiques, où s'affirme une souffrance dont la vérité est dite (...) par ceux qui la vivent ».

L'analyse de contenu est doublée d'une analyse de la position sociale de l'auteur et des circonstances de la production du discours. Ainsi, l'équipe de sociologues, sous la direction de **P. Bourdieu**, dans leur analyse portant sur *La misère du monde* (1993) vont jusqu'à analyser et retranscrire les gestes et les silences des enquêtés.

L'entretien n'est pas nécessairement individuel, un chercheur peut adopter la technique des entretiens de groupe dont le but sera alors de recueillir une « parole collective », fruit de l'interaction entre les membres du groupe étudié.

• 3 L'entretien compréhensif

J.-C. Kaufmann a utilisé la technique de l'**entretien compréhensif** dans ses analyses, du couple par son linge (*La trame conjugale*, 1992) et de la pratique des seins nus sur la plage (*Corps de femme, regards d'hommes*, 1995). Cette méthode est proche de l'entretien semi-directif. Toutefois, elle s'en sépare sur la question de la neutralité du chercheur et sur la constitution de l'échantillon.

En effet, l'entretien compréhensif nécessite l'engagement actif de l'enquêteur pour provoquer celui de l'enquêté. En outre, « lors de l'analyse de contenu l'interprétation du matériau n'est pas évitée mais constitue au contraire l'élément décisif ». Il s'agit également de briser la hiérarchie qui s'installe le plus souvent entre enquêteur et enquêté : « le ton à trouver est beaucoup plus proche de celui de la conversation entre deux individus égaux que du questionnement administré de haut. Parfois ce style conversationnel prend réellement corps, le cadre de l'entretien est comme oublié : on bavarde autour du sujet. De tels moments indiquent que l'on a atteint un bon niveau de profondeur (...) ». Le style conversationnel et l'engage-

ment de l'enquêteur permettent d'éviter que « l'informateur se réfugie dans des réponses de surface ».

Concernant la constitution de l'échantillon, « il s'agit plutôt de bien choisir ses informateurs » et de respecter une condition essentielle : « que celui qui parle soit toujours situé lors de l'analyse du matériau. Plus ce principe est respecté, plus la constitution de l'échantillon peut être effectuée avec souplesse ».

Plus généralement, l'entretien compréhensif a pour objectif d'aboutir à une théorie, mais à une théorie qui part « du bas, du terrain ». « Le modèle idéal en est défini par C. W. Mills (1916-1962) : c'est celui de l'artisan intellectuel, qui construit lui-même sa théorie et sa méthode en les fondant sur le terrain ». Cette démarche s'inscrit dans le cadre d'une **sociologie compréhensive** qui « s'appuie sur la conviction que les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus, elle commence donc par l'intropathie ». Mais, « le travail sociologique (...) ne se limite pas à cette phase : il consiste (...) pour le chercheur à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir des données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument : le but du sociologue est l'explication compréhensive du social ».

Pour en savoir plus

Initiation

- Arborio A.-M., Fournier P. (1999), *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Nathan, Coll. 128.
- Blanchet A., Gotman A. (1992), *L'Enquête et ses méthodes : l'entretien*, Nathan, Coll. 128.
- Boudon R., Fillieule R. (2002), *Les méthodes en sociologie*, PUF, Coll. « Que sais-je? ».
- Champagne P., Lenoir R., Marlié D., Pinto L. (1999), *Initiation à la pratique sociologique*, 2^e éd., Dunod.
- Combessie J.-C. (1996), *La méthode en sociologie*, La Découverte, Coll. Repères.
- Kauffmann J.-C. (1996), *L'entretien compréhensif*, Nathan, Coll. 128.
- De Singly F. (1992), *L'Enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Nathan, Coll. 128.

Approfondissement

- Albarello L., Digneffe (F., Hiernaux J.-P., Marey C., Ruquoy D., de Saint-Georges P. (1995), *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Armand Colin.
- Becker H. (2002), *Les ficelles du métier*, La Découverte, Coll. Guides Repères.
- Bertaux D. (1997), *Les récits de vie*, Nathan, Coll. 128.
- Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C. (1980), *Le métier de sociologue*, Minuit, 3^e éd.
- Elias N. (1983/1993), *Engagement et distanciation*, Fayard, Coll. Agora.
- Ferréol G., (dir.) (1995), *Dictionnaire des techniques quantitatives appliquées aux sciences économiques et sociales*, Armand Colin, Coll. U.
- Ferréol G., Noreck J. P. (1993), *Méthodologie des sciences sociales*, Armand Colin, Coll. Cursus.
- Grawitz M. (2001), *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz.
- Ghiglione R., Matalon B. (1995), *Les enquêtes sociologiques : théories et pratiques*, Armand Colin, Coll. U.
- Mucchielli A., (dir.) (1996), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Armand Colin.
- Peneff J. (1990), *La méthode biographique*, Armand Colin.
- Weber M. (1919/1991), *Le Savant et le Politique*, UGE, Coll. 10-18.